



HAL
open science

Mémoires des Lumières (version provisoire)

Jean-Pierre Schandeler

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Schandeler. Mémoires des Lumières (version provisoire). De l'Europe ottomane aux nations balkaniques: les Lumières en question// From Ottoman Europe to the Balkan Nations: Questioning the Enlightenment, dir. Chryssanthi Avlami (Université Panteion, Athènes) et F. Salaün (Montpellier), J.-P. Schandeler, Brepols, collec. " Medieval and Early Modern Europe and the World ", à paraître (2022-2023), A paraître. hal-03751447

HAL Id: hal-03751447

<https://hal.science/hal-03751447>

Submitted on 14 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémoires des Lumières
(Version provisoire)

Jean-Pierre Schandeler

« L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger ».

Ernest Renan¹

L'ouvrage que l'on vient de lire frappe par la riche diversité de ses approches et par la complexité des phénomènes étudiés. Il serait vain de résumer son contenu sur lequel chaque lecteur aura déjà forgé ses propres réflexions critiques. Une chose est assurée par-delà les points de vue exprimés. Les études rassemblées sont l'éloge de la nuance historiographique, justifiant Lucien Febvre lorsqu'il écrivait à une époque où les menaces s'amoncelaient : « l'ennemi, c'est le simplisme »². Sans prétendre formuler quelque conclusion que ce soit, on proposera une hypothèse, ou une perspective, en partant des vocables « identité » et « identité nationale » assez récurrents dans l'ensemble des chapitres et en gardant à l'esprit une question : « de quoi ces identités sont-elles le nom ? ».

Il n'est que de voir la pluralité des termes qui renvoient tour à tour à l'*Aufklärung*, à l'*Enlightenment* ou aux *Lumières*, avec des nuances toujours différentes. « Diafotismos », « nur », « tenevvur », « Réveil national », sont-ils des variantes locales d'un mouvement plus général, ou bien s'intègrent-ils dans des réalités fondamentalement dissemblables ? Les périodes où ces termes apparaissent suffiraient-elles à suggérer une cohérence d'ensemble ? Le vocable « Lumières », quelle que soit la façon dont on le traduit, se réfère-t-il à un mouvement philosophique, à un *corpus* défini, à une période historique, ou à un processus de diffusion de

¹ Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882 », *Discours et conférences*, Paris, Calmann Lévy, 1887, p. 277-310, cit. p. 285 ; Pierre Bourdieu, « Le mort saisit le vif », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 32-33, avril juin 1980, p. 3-14, cit. p. 5.

² Lucien Febvre, « Avant-propos » de l'*Encyclopédie française*, t. VII, p. 7, texte reproduit dans Maurice Halbwachs et Alfred Sauvy, *Le point de vue du nombre* [1936], éd. Marie Jaisson et Éric Brian, Institut national d'études démographiques, 2005, p. 207-216, cit. p. 208.

la raison (« tenevur » dans l'empire Ottoman) ? Et que dire du « Réveil national » bulgare qui se substitue, conceptuellement et matériellement dans les livres, au concept de Lumières ? Des réflexions analogues pourraient s'attacher à « cosmopolitisme », d'origine grecque (Diogène de Sinope), qui, même s'il se charge d'un contenu politique au XVIII^e siècle est absent chez les représentants des Lumières helléniques alors qu'eux-mêmes étaient issus du cosmopolitisme méditerranéen impulsé par le commerce de l'Empire ottoman. Le terme se heurte au « caractère national », au « patriote », autres mots clés, et entre dans une opposition lexicale et politique plus large, « patriotisme-peuple/cosmopolitisme-aristocratie ».

Ces réseaux de termes plongent dans les conditions concrètes des pratiques intellectuelles au sein des aires géopolitiques considérées (existence de groupes d'intellectuels, fondations de revues, conditions d'enseignement, diffusion de l'écrit, entreprises de traductions, existence ou non d'ateliers d'imprimerie...). Ils s'arriment aussi aux débats successifs qui agitent les érudits et les philosophes qui sont aussi parfois des hommes d'État.

Il est possible de mobiliser un cadre conceptuel qui permettrait de qualifier les phénomènes de constructions de *corpus* d'œuvres et d'auteurs, ou les phénomènes décrits comme des « filiations » ou des « appropriations » des Lumières. On peut en effet essayer d'éclairer certaines des thématiques récurrentes dans cet ouvrage à la lumière de la sociologie de la « mémoire collective » développée par Maurice Halbwachs dans la première moitié du XX^e siècle. Il ne s'agit pas d'évoquer un quelconque « devoir de mémoire » si prégnant dans nos sociétés contemporaines, ni même des « lieux de mémoire » tel que l'entend Pierre Nora³. Dans un débat qui l'a opposé à Henri Bergson⁴, Maurice Halbwachs (1877-1945) désigne avec ce concept la mémoire spécifique qu'entretiennent des communautés dans une société (celle des géomètres ou des musiciens, par exemple).

Considérées dans leur ensemble, les études précédentes témoignent que la réflexion sur les Lumières s'organise autour de groupes d'intellectuels dont la cohérence est structurée par des événements historiques, des *corpus* d'œuvres, des revues, des traductions, et à laquelle ils

³ Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 3 vol., 1984, 1986, 1992. Il faut apporter une importante précision à propos de la notion de « lieux de mémoire » : « À strictement parler en effet, il n'y a de lieux de mémoire collective que légendaires. Or dans la légende, on le voit à propos des Lieux saints, c'est la dynamique de la mémoire qui importe. Par suite les lieux de mémoires ne sont pas des faits sociaux, mais seulement leurs effets », (Éric Brian, « Portée du lexique halbwachsien de la mémoire », dans Maurice Halbwachs, *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective* [1941], éd. Marie Jaisson, Paris, PUF, collec. Quadrige, 2008, p. 113*-146*, cit. p. 138*).

⁴ Voir Marie Jaisson, « Mémoire collective et espace social », dans Maurice Halbwachs, *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, op. cit., p. 73-97.

donnent parfois un sens politique. Les évolutions de la mémoire collective de ces groupes ne s'accomplissent pas nécessairement sur un mode irénique, ni au sein de la communauté ni avec l'extérieur. Cette mémoire ne peut donc être considérée sous l'angle d'un état de fait que l'on se limiterait à observer, mais selon l'hypothèse qu'elle est sans cesse l'objet de conflits de légitimité et qu'elle est toujours susceptible d'être restructurée⁵.

On perçoit bien avec les études de ce recueil comment se perpétue la mémoire collective de communautés intellectuelles lentement constituées. Ainsi Ebüzziya Tefvik, héritier de la mouvance des Jeunes Ottomans, est-il fortement influencé par la pensée de Rousseau que lui-même transmet et diffuse avec ses revues *Muharrir* et *Mecmua-i Ebüzziya* qui jouèrent un rôle important dans la diffusion de l'œuvre du philosophe en turc ottoman. Mais ces mémoires sont susceptibles d'évolution et peuvent même être restructurées. Dire de Dimaras qu'il « redistribue les cartes » et qu'il « offre un nouveau schéma d'interprétation à l'histoire grecque moderne », revient à considérer qu'il propose un « remaniement » (tel est le terme précis par lequel Maurice Halbwachs définit le phénomène) de la mémoire collective des intellectuels grecs de l'entre-deux-guerres. La généalogie intellectuelle est, dans un premier temps, constituée de Spengler, Barrès, Maurras, Maritain, Brémond, Guénon, puis au sortir de la Seconde Guerre mondiale, par une tradition de gauche libérale qui construit l'« *Enlightenment* » comme un concept central de la science politique anglo-saxonne, Arendt, Dahl, Hofstadter, Lindblom, Polanyi... Ce remaniement théorique engendre la promotion d'un groupe « d'élèves »⁶, ou d'une « école de Dimaras », qui vont à leur tour transmettre une mémoire savante, convaincus des enjeux idéologiques et politiques de leur enseignement pour la Grèce contemporaine et assurant, jusqu'à nos jours, la perpétuation de la mémoire qu'il entretient. Mais à la fin du XX^e siècle, dans des conditions géopolitiques très différentes de celles qu'a connues Dimaras, et alors que l'espace intellectuel a été profondément modifié, les travaux de Panagiotis Kondylis introduisent dans cette mémoire collective des Lumières un conflit de légitimité : une nouvelle filiation est dessinée, nourrie par la philosophie allemande, par l'intermédiaire de Carl Schmitt et de Reinhart Koselleck.

⁵ Ce dont voudrait rendre compte le titre de cette conclusion. Le terme « Jeux » devant être entendu dans son sens mécanique plutôt que ludique. Il désigne ici les frottements ou les divergences des différentes mémoires collectives entre les nations considérées dans les études.

⁶ Philippos Iliou, Roxane Argyropoulou, Panagiotis Moulas, Alexis Aggelou, Alexis Politis, Loukia Droulia Yannis Karas, E. Nikolaidis. Les champs étudiés sont l'histoire du livre et des mentalités, l'histoire de la philosophie et de la littérature, du philhellénisme et de l'histoire intellectuelle.

La « nationalisation » des enjeux des Lumières est l'effet d'une transformation au moins partielle d'une mémoire collective en une mémoire sociale⁷. La nationalisation s'entend dans un double sens : la mémoire est partagée à l'échelle de la nation par les élites qui elles-mêmes parfois partagent plusieurs mémoires, à l'image des intellectuels ottomans Münif Bey, Yusuf Kamil Paşa, Ahmed Vefik Paşa qui sont à la fois des hommes d'État et des traducteurs de Buffon, Franklin, Voltaire, Fénelon, Lesage, Molière. Lorsque Beşir Fuad ou Namık Kemal considèrent la traduction d'œuvres occidentales des Lumières comme un « acte patriotique », ils conjuguent les conditions qui conduisent à la nationalisation des Lumières, cette fois entendue comme « identité nationale »⁸.

Quand Démètre Catardgi fixe, pour son époque, les contours d'une patrie grecque idéalisée, il transforme la mémoire intellectuelle en objectif politique dont la nation tout entière pourra s'emparer : « un territoire, avec les tombes des ancêtres, l'appartenance à une communauté politique, des lois, des intérêts communs, une langue nationale, une confession, le droit à la propriété et la participation à l'administration de l'Empire, des privilèges, des habitudes, des traditions communes, un passé collectif, et une filiation ». Il en va de même avec les intellectuels bulgares, dont le « Réveil national », relayé par l'enseignement et les manuels scolaires, désigne aussi une « époque idéalisée » et autorise la mise en place de la « fabrique bulgare d'identité nationale » dont les contours sont là encore clairement définis : « un peuple au passé glorieux, 'renaissant' après cinq siècles de 'léthargie' due à un double 'joug', politique 'turc' et culturel 'grec' ; une langue ; une littérature en (re)construction en grande partie par 'l'épreuve de l'étranger' (la traduction de textes russes et occidentaux) ; une religion : l'orthodoxie ». La transformation de la mémoire collective en mémoire sociale « nationalisée » est poussée, dans les ouvrages historiques bulgares, jusqu'à la disqualification du mot « Lumières » auquel se substitue, vers la fin du XIX^e siècle, celui de « Renaissance » (« Réveil national »).

⁷ Voir pour ce passage complexe Marie Jaisson, « Mémoire collective et espace social », *op. cit.*, p. 73-97, en particulier, p. 85-91.

⁸ Il est intéressant aussi de se pencher sur les rubriques nécrologiques afin d'observer ce qui est retenu et qui fait sens encore aujourd'hui. Par exemple, celle qui est consacrée à Yanniss Karas (1934-2018) (cité *supra*, note 8), émule de Dimaras. Dans la revue *Études balkaniques*, Yura Konstantinova et Georges Koutzakiotis publient un article « In Memoriam », dans lequel il est précisé que Y. Karas était « un patriote fervent et un ami fidèle des Bulgares, un grand savant et un homme à l'esprit large » (*op. cit.*, n° 22, 2017, p. 11-12).

Quel est l'intérêt de mobiliser le cadre conceptuel d'une sociologie de la « mémoire collective » pour analyser les grandes tendances des modes de présences des Lumières dans les Balkans depuis le XVIII^e siècle ? En premier lieu, la notion déplace l'approche des phénomènes souvent exprimée en termes de « lectures », « interprétations » ou « réappropriations ». Ces expressions utilisées pour décrire des phénomènes importants semblent flotter dans un univers intellectuel indéterminé, sans fondement théorique ni matériel. La notion développée par M. Halbwachs apporte un soubassement concret à ces opérations : groupes identifiés, *corpus*, revues, traditions et filiations revendiquées et entretenues, époques, conflits de légitimité, restructurations...

Outre cela qui ancre le mouvement des idées dans les pratiques matérielles, cette approche permet d'articuler de manière dialectique le rapport entre le passé des Lumières et le présent des époques successives qui réinvestissent ce champ historique. Lorsque les Lumières font l'objet d'une réévaluation au sein d'une communauté, elles se trouvent intégrées dans une reconstruction du passé qui estompe certains éléments au profit de nouvelles caractéristiques. Mais cette réévaluation participe aussi à la redéfinition du présent. En d'autres termes, les Lumières sont toujours potentiellement actives non pas grâce à une transcendance qui leur serait propre, mais parce qu'une communauté concrète en porte toujours la mémoire et que, par de multiples manières, elle continue à la transmettre comme l'une des composantes légitimes de la mémoire nationale. C'est ainsi que souvent la nation passe de la question académique qui semble n'interroger que le passé, « qu'est-ce que les Lumières ? », à une question nouvelle que nous ne cessons de nous poser à nous-mêmes et qui interroge cette fois le présent de chaque époque : « que sont nos Lumières ? ». Question par laquelle la mémoire de ce mouvement intellectuel n'est plus seulement une reconstitution du passé à partir du présent, mais aussi une construction du présent à partir d'éléments du passé⁹.

Revenons à l'épigraphe d'Ernest Renan : l'ouvrage qu'on vient de lire la fait mentir. Probablement parce que Renan réduit l'histoire à un récit national nécessaire à la cohésion d'une société. Parfois en effet, l'oubli est une condition indispensable à la paix, et souvent la perpétuation de mémoires collectives antagoniques un danger :

« Prenez une ville comme Salonique ou Smyrne, vous y trouverez cinq ou six communautés dont chacune a ses souvenirs et qui n'ont entre elles presque rien en commun. Or l'essence

⁹ Voir Bernard Lepetit, *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel, 1999.

d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses. Aucun citoyen français ne sait s'il est Burgonde, Alain, Taïfale, Wisigoth ; tout citoyen français doit avoir oublié la Saint-Barthélemy, les massacres du Midi au XIII^e siècle. Il n'y a pas en France dix familles qui puissent fournir la preuve d'une origine franque, et encore une telle preuve serait-elle essentiellement défectueuse, par suite de mille croisements inconnus qui peuvent déranger tous les systèmes des généalogistes¹⁰ ».

L'extrait de Renan fait écho à bien des questions qui sont à nouveau agitées de nos jours, et auxquelles les Lumières ont été et sont mêlées de près. On se prend alors à espérer avec Vefa Erginbas, que soit dépassée l'histoire écrite par et pour des États-nations. Parions qu'une historiographie des Lumières qui s'émanciperait des simplismes nationaux (Lucien Febvre encore !) et des impasses militantes constituerait un beau programme savant et politique. Ce livre pourrait en être l'ébauche.

¹⁰ Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? », *op. cit.*, p. 286. Dans la préface des *Discours et conférences* où est publié ce texte, Renan écrit : « Le morceau de ce volume auquel j'attache le plus d'importance et sur lequel je me permets d'appeler l'attention du lecteur, est la conférence : *Qu'est-ce qu'une nation ?* J'en ai pesé chaque mot avec le plus grand soin ; c'est ma profession de foi en ce qui touche les choses humaines, et quand la civilisation moderne aura sombré par suite de l'équivoque funeste de ces mots : *nation, nationalité, race*, je désire qu'on se souvienne de ces vingt pages-là. [...] Ces façons de prendre les gens à la gorge et de leur dire : 'Tu parles la même langue que nous, donc tu nous appartiens', ces façons-là sont mauvaises ; la pauvre humanité, qu'on traite un peu trop comme un troupeau de moutons, finira par s'en lasser » (*op. cit.*), p. ii-iii.